

Les puits artésiens de l'Oued R'hir

« Demande le lait à la chamelle, un fils à ta femme, mais demande l'eau à Dieu seul » (proverbe des Kel Afala).

La végétation vigoureuse du pays de Touggourt n'existerait pas sans les puits d'eau jaillissante qui font naître et vivre les palmeraies.

Dans le sous-sol de la région de l'Oued R'hir, s'étend une nappe d'eau artésienne à 45 mètres de profondeur. Comme les couches à percer pour y arriver sont tendres et friables, dans les temps anciens, les Arabes faisaient jaillir l'eau en effectuant un forage par des procédés primitifs lents et pénibles. Ils nommaient ces résurgences « aïoun » ce qui veut dire dans leur langue « yeux ou fontaines ».

Une activité traditionnelle

Le percement d'un puits était dans le désert, une activité, faisant appel à plusieurs équipes d'hommes spécialisés, qui permettait à la population nomade et sédentaire de subsister.

Le creusement était financé par le propriétaire du terrain. Pour commencer la recherche de la nappe d'eau, on employait une corvée de serviteurs, ou parfois des esclaves. Ils avaient pour tâche unique de déblayer les terres jusqu'à atteindre la couche d'eau stagnante. Pour ce travail ils étaient rémunérés,

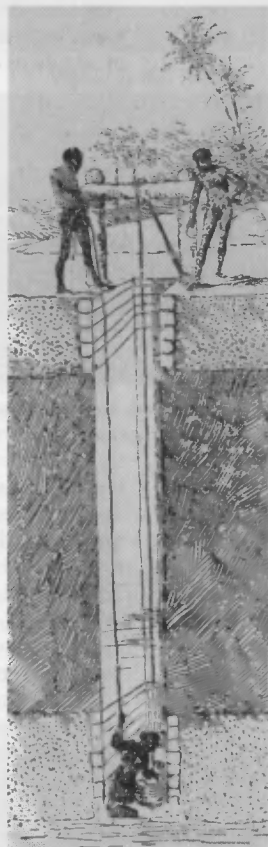
plus par de bonnes paroles que par des douros (1). Après avoir accompli ce travail de déblaiement, ils s'en allaient dans le désert et on ne les revoyait plus.

Les puisatiers

Les « serviteurs » étaient relayés par les puisatiers, qui commençaient par éponger l'eau qui inondait le chantier pour travailler les pieds au sec. Puis ils creusaient un trou profond jusqu'à la couche imperméable d'argile qui recouvrait la nappe d'eau. Ce forage était assez large pour que plusieurs hommes puissent y travailler avec aisance. La terre était évacuée par les aides restés au bord du trou au moyen de paniers d'alfa ou de feuilles de palmier auxquels on avait attaché un filin.

C'est en voyant apparaître un mince filet d'eau que les puisatiers estimaient que leur contrat était rempli. La couche imperméable étant atteinte, c'est à ce moment là qu'ils se faisaient payer et laissaient la place aux plongeurs.

Les puisatiers étaient rémunérés au mètre vertical de forage, suivant un barème qui tenait compte de la profondeur et de la dureté des couches qu'ils devaient creuser. Les



Curage d'un puits.

barèmes de prix étaient établis sur des bases ancestrales qui n'offraient aucune matière à discussion.

La profondeur du puits pouvait parfois atteindre une cinquantaine de mètres.

Les charpentiers

Pendant que les puisatiers s'enfonçaient sous terre, les charpentiers construisaient et posaient des bardeaux, faits de madriers superposés, pour étayer le forage au fur et à mesure que les hommes progressaient. Ce coffrage, destiné à protéger les terrassiers des éboulements, soutenait les parois intérieures. Il était en bois de palmier de 25 cm dans sa plus grande largeur et formait ainsi une structure carrée d'environ 75 cm de côté. Pour prévenir les infiltrations et donner plus de solidité au boisage on remplissait les interstices d'argile, que l'on foulait après l'avoir mélangée avec des noyaux de dattes.

Le puits pouvait parfois s'obstruer par la chute de madriers pourris. On préférait alors effectuer un nouveau forage plutôt que de réparer les dégâts. C'était plus facile et moins fatigant.

Les plongeurs

Ces différents travaux effectués, arrivaient les plongeurs. Ils étaient chargés de percer la dernière couche, de faire jaillir l'eau, la rendre propre à la consommation.

Le plongeur était l'homme incontournable, la cheville ouvrière de l'édifice, l'artiste dont le travail était l'aboutissement de celui des autres. Son aspect n'avait aucune séduction,

rien qui flatte. Il était musclé, maigre, souvent laid, maussade pour avoir l'air digne.

Quand le plongeur pénétrait sur le théâtre des opérations, il était entouré de ses quatre assistants, tous à califourchon sur des ânes qui les faisaient progresser parmi la foule avec majesté. Comme il arrivait que ces hommes ne sortent pas vivants de ce labeur dangereux, ils suivaient le cérémonial que ce misérable pays était en mesure de leur fournir.

Le propriétaire avait fait venir tous ses parents, amis, connaissances et voisins pour obtenir en cas de besoin un concours volontaire et gratuit si les choses venaient à tourner mal.

La foule était là. Elle attendait ses vedettes. C'était un spectacle

exceptionnel dans un pays où les distractions étaient rares. Certains étaient venus des confins du désert.

Après les salamalecs d'usage, les cinq hommes se débarrassaient de leurs vêtements, restaient nus, comme des gladiateurs, gardant juste comme cache-sexe un chiffon douteux. Un grand feu était allumé auprès duquel ils pouvaient réchauffer leurs corps refroidis. Ils se frottaient les membres, la poitrine et le dos, comme des athlètes qui vont pénétrer dans l'arène puis se bouchaient les oreilles et les narines avec de la cire.

Le spectacle commence

Après ces longs préparatifs, le chef s'approchait du trou en lançant sur la foule un regard dédaigneux qui avait l'air de dire « Voyez comme je suis beau et fort, admirez-moi ! ».

Il était conscient qu'il allait risquer sa vie quatre à cinq fois par jour et qu'il serait payé bien



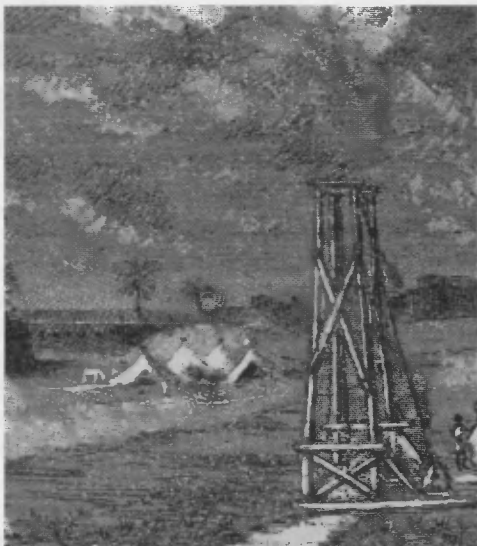
Forage d'un puits artésien.

chichement. Mais le plongeur n'avait pas pour motivation l'intérêt financier. Ses vues étaient plus nobles. C'était un grand seigneur. Il se dévouait pour ses semblables et travaillait pour Dieu. Il vivait de galette et d'orge sur terre, mais au ciel il allait enfin jouir du jardin d'Allah entouré des jeunes vierges promises à tout bon croyant.

Avec gravité, il s'approchait de la margelle, y déposait quelques charbons ardents au

milieu desquels il jetait quelques boulettes d'encens qui se mettaient à grésiller. Quand la fumée s'élevait dans le ciel, il frappait quelques coups avec la paume de sa main sur le boisage. C'était l'appel qu'il lançait aux génies des profondeurs. Il fallait bien qu'ils soient informés qu'on venait leur rendre visite. Avant de pénétrer dans les entrailles de la terre, il lançait d'une voix monocorde une invocation pieuse où le mot « Allah » revenait avec une lancinante monotonie.

Puis il passait autour de ses reins une corde de « lifa » (brins grossiers à mailles très petites de feuilles de dattier), qu'il avait au préalable solidement fixée sur une grosse pierre au bord du puits, et s'enfonçait courageusement au fond du trou. Ses aides descendaient en même temps par un filin un panier fait de peau de bique destiné à remonter les déblais de l'excavation.



Appareil de sondage.

Une activité à risques

Les plongeurs étaient payés au nombre de couffins qu'ils remontaient. Le panier était petit. La gêne qu'ils éprouvaient à travailler dans un endroit peu éclairé, étroit, souvent submergé, ne leur permettait pas de le remplir d'un chargement suffisant pour en tirer de gros bénéfices.

On ne connaissait pas de plongeur qui aurait pu acheter plus de cinquante chameaux avec ses économies.

Pendant, comme

ces gens là se contentaient de peu, certains parvenaient à acquérir quelques palmiers et une maisonnette et, comme ils ne vivaient pas longtemps, ce sont souvent leurs enfants qui en profitaient.

Ce labeur était exténuant. Ils descendaient à une profondeur de trente, voire cinquante mètres. Il leur fallait retenir leur respiration sous l'eau, souvent pendant deux minutes et demie parfois plus, jusqu'à cinq minutes selon certains témoins. Leur capacité respiratoire n'en était pas pour autant augmentée, pas plus que leur longévité.

On parvient au fond du trou

Arrivé au fond, le plongeur se penchait, prêtait l'oreille pour reconnaître au bruissement de l'eau la présence de la nappe. Il est inutile de dire que pour cette opération, il prenait son temps et manœuvrait sans fanfaronnade.

Dans l'obscurité environnante, il n'était plus sous les yeux de la multitude de ses admirateurs. Quand il était bien sûr de son fait et qu'il avait la preuve que les foreurs avaient mené le chantier au point souhaité, il remontait et émergeait à la lumière. Il n'était pas beau à voir. Tout son corps ruisselait d'une eau rougie par l'argile qui lui donnait une apparence satanique.

Il adressait alors un salut martial aux spectateurs, le bras tendu comme un tribun romain. Puis il lançait sur la foule quelques mots incompréhensibles d'une voix gutturale, et redescendait dans les entrailles de la terre avec le sourire rayonnant d'un ange qui monte au ciel.

C'est alors que pouvait commencer le percement de la couche. Cette besogne était exécutée avec une lenteur et une attention qui n'avaient rien de jouées, preuve que l'opération n'était pas dépourvue de danger. D'une main sûre, il s'affermissait sur la corde, de l'autre il entamait la terre avec une petite houe triangulaire. Il plaçait les déblais faits d'un mélange d'argile, de sable et de gypse, dans les paniers en peau de chèvre. Il s'arrêtait, prêtait l'oreille, frappait encore, écoutait de nouveau, examinait la couche d'argile. C'est ainsi qu'il se paraît d'un quelconque imprévu.

Et l'eau commence à sourdre

Dès qu'il avait ouvert un passage à l'eau, il entamait sa remontée sans se presser, à l'aide de la corde en s'appuyant sur les aspérités du bardage. Mais là encore, il fallait prendre garde. Les cordages n'étaient pas bien entretenus et il arrivait souvent qu'ils cassent. L'incident n'é-

tait pas grave car on avait la possibilité de lui lancer un filin de secours mais alors l'homme devait rester perché dans le vide pendant quelques minutes angoissantes.

En d'autres circonstances, l'eau pouvait monter poussant une masse plus ou moins compacte de graviers ralentissant son ascension. Le plongeur prenait alors son temps. Il se hissait de lui-même vers l'extérieur ou se faisait tirer par la corde sans se presser inutilement car il n'y avait pas péril en la demeure.

Remonté à la surface, il ordonnait à ses aides de dégager sables et scories jusqu'à ce qu'une onde limpide apparaisse. L'opération était très longue, mais sans risque.

Si au contraire, l'eau faisait irruption avec violence, les hommes restés sur le bord du trou dans cette éventualité, devaient hisser le plongeur en toute hâte. Ils étaient alertés soit par le bruit de l'eau jaillissante, soit par une tension très brusque sur la corde effectuée par le plongeur.

Parfois, il arrivait que la nappe, dégageant une faible quantité de sable, s'élève avec tant de vitesse et de violence que l'homme resté au fond, tout étourdi, n'avait pas le temps d'esquisser le moindre signal de remontée. Suivant la nature du sol, si cette éventualité pouvait se produire, un de ses camarades restait toujours aux aguets au bord du trou, l'œil fixé sur le fond, le cou tendu, à l'affût du moindre bruit, calculant le temps qui restait. S'il soupçon-

nait un accident il s'élançait dans le puits au secours de son compagnon. Le sauvetage était souvent couronné de succès, mais pas toujours, il est arrivé que l'on ait eu à retirer un cadavre.



Puits artésien dans l'Oued R'hir.

Ces hommes faisaient un drôle de métier, aussi dans le but de se faire valoir, ils exagéraient l'importance des dangers auxquels ils étaient exposés, les accidents restaient assez rares.

Autre incident de parcours

Une autre difficulté pouvait se produire lorsque la masse des sables et d'argile agglomérés arrivait à obstruer le passage de l'eau et l'empêchait de monter jusqu'à la surface du sol. Il fallait alors que le plongeur enlève ces détritifs et qu'il dégage la résurgence. Rude travail sous l'eau. C'est là que les bouchons de cire mis dans les narines et les oreilles allaient remplir leur office, l'homme était forcé de retenir sa respiration pendant très longtemps, au point que les spectateurs se demandaient avec anxiété s'il allait remonter.

Il était impossible à un plongeur de répéter l'opération plus de quatre fois par jour. Aussi, quand une équipe de cinq hommes avait pu enlever, en une journée, une hauteur de cinquante centimètres de sable on estimait que l'opération avait merveilleusement réussi.

Quand le forage était terminé, l'équipe recevait une indemnité substantielle ce qui permettait à ces hommes du désert de vivre avec aisance.

Une activité qui faisait vivre toute une région

Le plongeur apparaissait aux yeux des Sahariens comme un être fantastique. Le fond du puits était son domaine, comme la mer est le domaine de Neptune. Lui seul savait ce qui s'y passait.

Ainsi donc aux confins de l'Oued R'hir le

risque d'asphyxie, très bien rétribué, faisait vivre largement ceux qu'il ne faisait pas mourir prématurément.

Pour le prix, on trouvait des gens prêts à se noyer quatre fois par jour, mais cela nécessi-

tait un long et dur apprentissage. Si rien de fâcheux n'entravait le travail, le creusement d'un puits durait six mois mais le chantier pouvait durer plus longtemps. Parfois, on rencontrait des obstacles imprévus et le forage était abandonné pour recommencer ailleurs. C'est ce qui survenait quand l'abondance des sables était telle qu'il devenait impossible de les enlever. Souvent les parois du coffrage ne pouvaient résister à la pression des terres obligeant les foreurs à chercher un autre terrain.

En moyenne, on peut estimer qu'un ouvrage sur trois arrivait à terme. Ces hommes, grâce à l'onde bienfaitrice qu'ils faisaient jaillir, apportaient la prospérité dans ces régions désertiques.

Gérard Seguy

Sources :

Théodore Pein : *Lettres familières sur l'Algérie 1871*

Adrien Berbrugger : *Les puits artésiens des oasis méridionales de l'Algérie 1862*

Henri Brosselard : *Les deux missions Flatters au pays des Touareg*

Photos : A.F.N. Collections

1- Douros : monnaies de l'époque



Puits artésien.